Le discours de bienvenue à Marie de Médicis par Guillaume Du Vair

Giuliano Ferretti

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/207>
DOI : 10.4000/rhetorique.207
ISSN : 2270-6909

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-84310-274-5

Référence électronique

Giuliano Ferretti, « Le discours de bienvenue à Marie de Médicis par Guillaume Du Vair », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 3 | 2014, mis en ligne le 16 juin 2014, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/207> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.207>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Le discours de bienvenue à Marie de Médicis par Guillaume Du Vair¹

Giuliano Ferretti

- 1 Guillaume Du Vair (1556-1660), premier président du Parlement de Provence, prononça sa harangue devant la nouvelle reine qui venait d'arriver à Marseille, le 4 novembre 1600. Par son mariage, Henri IV consolidait la pacification du royaume. Celui-ci attendait avec impatience la naissance d'un héritier : sans descendance mâle légitime, le pays risquait, à la mort du roi, de sombrer à nouveau dans le chaos de la guerre civile. Ainsi, le mariage d'Henri IV avec Marie de Médicis garantissait la réussite de ce processus de rétablissement de la paix en France. En effet, cette union permettait de régler plusieurs problèmes. À l'extérieur, il s'opposait aux intrigues de l'Espagne, tandis qu'à l'intérieur, il mettait un terme aux projets des Grands qui ambitionnaient l'installation sur le trône d'une nouvelle dynastie. Même s'il faudra attendre la naissance du futur Louis XIII (1601), le mariage du roi constituait le tournant décisif pour la politique du royaume et l'affermissement de la nouvelle dynastie des Bourbons. Il assurait l'avenir du trône et celui de la paix.
- 2 Marie de Médicis a été choisie en raison des rapports antérieurs, d'ordre politique et financier, entre le roi de France et le grand-duc de Toscane Ferdinand, oncle de la princesse, qui avait soutenu Henri IV pendant la guerre civile. En outre, Marie de Médicis était la nièce de l'empereur Ferdinand I^{er}, ce qui permettait d'assurer légitimement une descendance royale en France². Le contrat de mariage fut signé à Paris en mars 1600 et les cérémonies officielles furent organisées en Toscane et en France du mois d'octobre au mois de décembre de la même année. L'appareil des réjouissances qui se mit alors en mouvement était impressionnant et colossal, produit de la conception et de la maîtrise des deux souverains. Cette organisation reflète le caractère structuré d'une entreprise d'État, visant à affermir le prestige de Ferdinand de Toscane et d'Henri IV³.
- 3 À l'automne 1600, Marie de Médicis accomplit un long périple qui la conduisit de Florence à Lyon, où elle rencontra Henri IV, en passant par Marseille. Les festivités

nuptiales furent marquées par l'absence du roi, qui menait alors une guerre contre la Savoie.

- 4 La jeune princesse arriva à Marseille le 3 novembre 1600 à la tête d'une flottille de dix-huit navires et une suite de sept mille personnes environ, entre les hôtes et l'équipage. Marie occupait la galère du grand-duc, une somptueuse demeure maritime, ornée de voiles raffinées, de drapeaux, oriflammes et pavillons différents, dont la courbe boisée était enchâssée de toute sorte de pierres précieuses. La nouvelle reine débarquait tout droit sortie de la scène d'un immense théâtre, où elle jouait le rôle principal. Henri IV, retenu en Savoie, envoya une suite considérable de hauts personnages de l'État et de la cour pour recevoir sa nouvelle épouse. La Provence de son côté aligna les esprits les plus brillants de la région pour honorer la reine. Le jour d'après, Marie de Médicis reçut l'hommage des notables locaux. Elle fut alors haranguée par Guillaume Du Vair, président du Parlement, et par Guillaume de La Ceppède, président de la Cour des comptes, à la tête de leurs Compagnies. Le même jour, la reine fit son entrée solennelle à Marseille. Deux semaines plus tard, elle arrivait à Aix-en-Provence (17 novembre), capitale administrative de la région, où elle entendit d'abord l'*Ode* de Malherbe en son honneur et ensuite les harangues prononcées à nouveau par Du Vair et par La Ceppède. Le jour suivant, Marie fit une autre entrée solennelle à Salon-de-Provence, où le programme fut conçu par César de Nostradamus, fils du célèbre auteur des *Centuries*. Le 19 novembre, la reine arriva à Avignon. La ville y organisa une entrée triomphale somptueuse, dédiée au roi et à la reine, dont le programme fut élaboré par les jésuites, et notamment par André Valladier et Sauvaire Intermet. La richesse des représentations ainsi que celle de la musique furent unanimement saluées par le public contemporain comme une réussite parfaite. Le 2 décembre, la reine arriva enfin à Lyon où elle fit sa dernière entrée solennelle. Le programme des festivités fut organisé par Pierre Matthieu, littérateur et historiographe du roi, qui avait déjà conçu le programme pour l'entrée d'Henri IV dans cette ville en 1595. C'est donc à Lyon que la reine put enfin connaître le roi ; leur rencontre se déroula en dehors de l'entrée qui était entièrement consacrée à sa gloire. Le cycle des fêtes en son honneur trouvait sa conclusion naturelle par la célébration du mariage (après celle de Florence, par délégation) dans la cathédrale Saint-Jean, le 17 décembre 1600.

1. La harangue de Guillaume Du Vair à la reine

- 5 Le discours de Du Vair s'inscrit dans un espace densément structuré, celui du cérémonial de la fête et celui de l'éloquence rhétorique. Les lieux, les gestes et les paroles sont précisément définis et contrôlés ; le rôle que les individus occupent dans cette représentation publique relève autant de leur positionnement dans la hiérarchie sociale que de la fonction qu'ils doivent assurer.
- 6 Président du Parlement de Provence, Guillaume Du Vair⁴ est chargé de prononcer un discours, une harangue dite de compliment, l'une des trois espèces prévues par le *Cérémonial français* (de soumission, de compliment et de présent) à l'intention de la reine, lors de sa réception officielle⁵. Celle-ci a lieu au Palais où Marie de Médicis logea, le lendemain de son arrivée, conformément aux deux sortes de temps et de lieux établis (lors de l'entrée ou le jour d'après ; à l'extérieur ou à l'intérieur des palais et des espaces publics). Du Vair prononce son discours, selon l'ordre et la manière convenus,

en « *supplex* », à genoux et à la tête du Parlement, comme il se doit, et notamment pour les gens de justice et les représentants du Tiers état, en pareilles occasions⁶.

- 7 Cette harangue fit grande impression. L'orateur prononça un discours de réception « à l'antique », sans citation et dans un style qui avait de l'élégance, de l'éclat, de la force et de la maturité⁷. Soigné et sobre, avec peu d'ornements, ce discours était à l'opposé de l'« *imitatio adulta* » des robins de la fin du xvi^e siècle marquée par la « rugosité pédante de la rhétorique des citations » que Du Vair pratiquait couramment dans les séances au Parlement⁸. Pour une fois, cet illustre magistrat avait suivi les prescriptions de son *Éloquence françoise* et avait écarté l'ornement de l'ennui savant. Bien qu'aidé par les lois du genre, la harangue à Marie de Médicis respirait le grand air de l'éloquence. Elle fut à la hauteur de sa réputation comme premier orateur de son temps. L'historien Pierre Matthieu en fit l'éloge dans l'*Entrée de la Reyne à Lyon* en ces termes : M. Du Vair « harangua avec tant de grâce et d'excellence que si les plus belles actions de l'éloquence sont considérées par l'approbation des auditeurs, la sienne est hors de toute comparaison⁹ ». L'estimant grandement, Matthieu la publie intégralement et la commente dans son *Histoire de France*, tout en précisant que ce discours « doit estre recueilly comme une des plus rares pieces de l'eloquence française¹⁰ ». Dans ses *Mémoires*, Pierre de L'Étoile évoque aussi « cette belle harangue qui est entre les mains du public¹¹ ». En effet, elle fut agréée par la reine et par la cour. Un tel succès lui valut le privilège de pouvoir la faire imprimer la même année à Paris et de la rééditer régulièrement les années suivantes. Elle figure ainsi dans plusieurs recueils et dans les *Œuvres* de Du Vair¹².
- 8 Modèle rare, quasi parfait, de discours officiel, prononcé à l'occasion des fêtes organisées en l'honneur du mariage d'Henri IV et de Marie de Médicis, au tournant d'un règne et d'un siècle qui inauguraient une ère de paix, on ne sera pas étonné de le retrouver dans l'*Historia* de Jacques-Auguste de Thou. Dans le bilan général qu'il tirait des tragédies de son temps, il considérait que ce mariage était essentiel à la stabilité du royaume, puisqu'il assurait la fondation d'une nouvelle dynastie.
- 9 Le discours de Du Vair est publié au milieu d'un vaste récit sur les événements de l'année 1600 liés au mariage du roi. Le texte latin proposé par de Thou dans son *Historia* diffère des éditions françaises surveillées par Du Vair ; il est plus bref que l'original et ne contient que les arguments principaux. C'est aussi le texte dont se sert Abraham Vechner pour son analyse rhétorique. Plus précisément, ce dernier utilise l'édition de l'*Historia* publiée à Francfort en 1621¹³.
- 10 Sur le plan historique, la différence entre la harangue en français de 1600 et la version latine remaniée par de Thou n'est pas négligeable. Le premier texte correspond davantage à la commande royale et s'inscrit dans une série de compositions contemporaines célébrant le mariage, conformément aux dispositions du roi qui avait envoyé ses conseillers à Marseille, pour que l'accueil de Marie de Médicis se fasse « selon sa grandeur, et le contentement qu'il desiroit donner à ladite Dame Reyne¹⁴ ». En revanche, le texte latin de de Thou est déjà une synthèse du discours de Du Vair. Autant le premier restitue la primeur et la complexité de l'événement, autant l'autre en offre le récit qui s'inscrit dans l'*Historia*. J'utiliserai ici la première version du discours, tandis que la deuxième fera l'objet d'une analyse spécifique dans la section « Atelier » de la présente revue, en collaboration avec Francis Goyet. Notre approche se propose de dégager le sens profond du discours ainsi que sa stratégie rhétorique à visée politique : préparer la reine à son rôle de mère et de garant de l'avenir du royaume.

2. Forme et contenu : une stratégie rhétorique à visée politique

- 11 Deux ordres de questions me paraissent essentiels pour saisir la complexité de la harangue prononcée par Du Vair et les raisons de son succès. Le premier concerne la forme de ce discours et le deuxième son contenu, qui n'est pas du seul ressort de l'auteur. En effet, si la forme relève du genre de composition utilisée et des règles formelles régissant son fonctionnement, le contenu dépend au premier chef des dispositions que le roi a données pour la mise en œuvre des entrées solennelles de la reine et notamment pour la réalisation de leur programme. Le contenu de ces spectacles est défini en fonction du message que le roi, en collaboration avec les autorités citadines, veut communiquer au public. L'on comprend que de telles célébrations sont une affaire politique de premier ordre, qui mettent en scène dans le théâtre de la cité, la monarchie et son peuple. Les relations, les livrets et les autres textes imprimés donnent à ces réceptions festives un rayonnement considérable, national et parfois international, qui est à la mesure du message que le prince veut propager dans l'opinion de son temps.
- 12 Le discours de Du Vair appartient au genre démonstratif ou épideictique, en particulier au sous-genre de la congratulation, selon la définition même d'Abraham Vechner¹⁵. Il est prononcé à l'occasion d'événements spécifiques, comme le mariage du roi, qui permet à l'orateur, donc au public, de féliciter le prince, mais aussi d'exprimer sa propre reconnaissance, de se réjouir, voire de se recréer littéralement dans l'ordre nouveau que cette union maritale réalise dans le royaume. À cette première partie, l'orateur fait suivre souvent une deuxième partie qui est une *adhortatio*, une exhortation à accomplir et à parfaire ce qui a été entamé avec tant de bonheur, suivant les règles de la vertu¹⁶. Ces congratulations et ces exhortations prennent ici la forme d'un discours nuptial et d'un épithalame que Du Vair compose avec habileté. En rhétorique, l'*oratio gratulatoria* se situe dans le domaine de l'action de grâce, qui produit des bénéfices multiples, en l'occurrence ceux du mariage, que l'orateur exalte et amplifie par la promesse de bonheur qu'ils expriment pour le présent et pour l'avenir du royaume. Le rapprochement entre *oratio gratulatoria* et *oratio nuptialis* n'est pas directement établi par les théoriciens, tel Vossius, qui est une autorité en la matière au XVII^e siècle. Cependant, nous pouvons le faire indirectement à partir de l'ordre du discours et de son orientation générale. Chez Vossius le descriptif de la *nuptialis* s'articule en plusieurs éléments, parmi lesquels on trouve : i) le mariage comme effet nécessaire de l'amour ; ii) comme conjonction qui transforme l'amitié en union stable ; iii) son rôle fondamental en tant qu'institution de la société ; iv) sa pertinence avec la matière historique et avec la fable¹⁷. Sur le fond, le rapprochement entre ces deux sortes de discours s'établit spontanément, car l'*oratio nuptialis* félicite pour le mariage et l'*oratio gratulatoria* félicite pour un événement heureux, les deux se trouvant ainsi alignés sur le plan de l'éloge. Ce rapprochement est d'autant plus légitime que la *gratulatoria* est rattachée, toujours dans le descriptif de Vossius, à l'intérêt pour la *Respublica* : elle complimente quelqu'un pour l'accession au consulat, la fondation d'une ville, voire la traversée de la Mer Rouge. Or, féliciter la reine pour son mariage revient à la congratuler pour son accession au trône, ce qui est un acte éminemment politique. Cette contiguïté du politique dans les deux discours (et dans les actes dont ils relèvent)

est affirmée indirectement par un autre jésuite, le P. Ménéstrier, qui classe les entrées royales en deux catégories, les « triomphales », qui concernent principalement le roi, et les « nuptiales », qui s'adressent particulièrement à la reine, les deux ayant en commun le fait d'être des cérémonies publiques dont le but est d'exalter, par des représentations diverses, la monarchie et la dynastie au pouvoir¹⁸. L'entrée nuptiale et les discours qui s'y réfèrent sont ainsi assimilés aux réjouissances et aux bénéfices que les sujets attendent de ces événements majeurs du royaume.

- 13 Plus nettement encore, le rapprochement entre le discours gratulatoire et le discours nuptial (ou épithalame) est établi par le jésuite André Valladier au cours de la somptueuse entrée d'Aix-en-Provence, qu'il a conçue et qui a suivi celle de Marseille. Le septième et dernier arc (voir figure 1) consacré au mariage était associé à une grande tour, érigée devant l'arc même, sur laquelle on lisait ces deux inscriptions : « *supplicatio gratulatoria* » et « l'épithalame ro.[yal] ». La première était au centre de la tour et la deuxième au sommet, pour signifier l'ordre général et particulier du discours visuel qui était présenté au public.

Figure 1 — L'arc septième et dernier sur les noces et mariage du roi, in *Labyrinthe royal de l'Hercule Gaulois triomphant. Sur [les] faits héroïques et mémorables [de] Henri IV*. Représenté à l'entrée triomphante de la reine [...], Avignon, Jacques Bramereau, 1600, p. 187

Bibliothèque numérique de l'INHA / Bibliothèque de l'Institut National d'Histoire de l'Art, collections Jacques Doucet. Permalien : <http://www.purl.org/yoolib/inha/9336>

- 14 Dans le plan de Valladier, ces inscriptions célébraient les triples bénéfices que les sujets attendaient du mariage du roi, de l'avènement de la reine et de la naissance du dauphin, lesquels avaient la fonction plus que consciente, dans la culture de l'époque, de garantir une paix durable et la prospérité du royaume¹⁹.
- 15 Ainsi, l'articulation entre *gratulatoria* et *nuptialis* nous paraît-elle légitime, d'autant plus que Du Vair, comme on le verra, fonde la matière de son discours sur le descriptif de l'

oratio gratulatoria de Vossius, à laquelle il donne la forme d'un éloge nuptial allant vers l'épithalame. La proximité des deux sous-genres, soulignée par Vossius²⁰, et leur utilisation par le magistrat s'expliquent par leur fonction propre, le premier ayant à célébrer le mariage (l'alliance de leurs personnes) et le second le lit des mariés (leur descendance). De plus, l'un est axé sur ce qui est advenu, tandis que l'autre l'est sur ce qui va advenir. Cette dialectique entre présent et futur, entre félicité actuelle et prospérité à venir, entre cause et effet, bref entre puissance (du mariage) et acte (procréateur) visant une progéniture anime toute l'*oratio gratulatoria* de Du Vair.

- 16 La grande proximité entre ces deux moments des noces vient du fait que, dans la tradition grecque et latine, l'épithalame est un « chant nuptial » qui félicite les époux lors de leur union. Il peut prendre des formes diverses, être en prose ou en vers, simple récit ou chant — et se référer autant au lit nuptial qu'à l'appartement des époux ou d'autres lieux liés à cette cérémonie²¹. Or, chanter l'hymen et ses joies, c'était faire connaître aux conjoints le bonheur de leur union par les louanges réciproques qu'on leur donnait, et par les avantages qu'on leur annonçait pour l'avenir. De ce point de vue, discours nuptial et épithalame appartiennent au même registre festif, même si, à cause de l'absence du marié, à Marseille il ne peut y avoir à proprement parler d'épithalame ou chant « au pied du lit nuptial ». À cela près, le rapprochement entre ces deux genres fait par Du Vair et par les auteurs contemporains qui ont célébré le mariage apparaît tout à fait légitime.
- 17 Sur le plan du contenu, le discours de Du Vair est intimement lié à sa cause directe : le mariage d'Henri IV, l'arrivée de Marie de Médicis en France. L'importance de cet événement et la suite des entrées triomphales prévues pour accueillir la nouvelle reine de France, suggèrent de toute évidence que ce texte a été écrit en accord avec la Cour, ou du moins qu'il lui a été soumis. La présence de Du Vair à l'arrivée de la reine ne semble pas être simplement l'effet de sa charge de premier président du Parlement de Provence. Du Vair était avant tout l'un des principaux soutiens d'Henri IV depuis les temps sombres de la guerre civile. C'est lui qui, dans un discours célèbre prononcé en 1593 au parlement de Paris, contribue fortement à convaincre cette assemblée de respecter la loi salique et d'assurer ainsi la dévolution de la couronne au roi de Navarre. Conseiller du roi au Conseil privé (1595), c'est-à-dire l'organe principal du gouvernement, et ambassadeur en Angleterre (1596), Du Vair est un homme du roi, avant d'être le représentant principal de la justice royale à Marseille en 1600. Il n'est pas étonnant qu'Henri IV l'ait chargé de recevoir la reine et de prononcer à cette occasion un discours soigné, qui marque les contemporains par son éloquence. Ce rôle éminent, qu'il partage avec La Ceppède président de la Cour des comptes, lui est à nouveau attribué quinze jours après, lors de l'entrée de la reine à Aix-en-Provence (17 novembre), où il prononce un autre hommage, qui n'a pas l'envergure du précédent. Cette différence s'explique par l'objectif du premier par rapport au deuxième. En effet, à l'arrivée de la reine, Du Vair fait un discours programmatique dont les thèmes ou arguments vont être développés au cours des fêtes conçues en l'honneur de Marie de Médicis à Marseille, Salon, Aix-en-Provence et Lyon.
- 18 Ainsi, l'*oratio gratulatoria* de Du Vair révèle, grâce à l'approche rhétorique et à l'analyse des structures qui la composent, ce qui se déroulera en l'honneur de la nouvelle reine. C'est à la fois une annonce et un rideau qui se lève sur le spectacle de la félicité de la France. Cette représentation est une procession grandiose qui accompagne la mariée, et qui la transforme progressivement en reine par les discours et les rencontres publics,

tout en la conduisant vers la chambre nuptiale, le *thalamus* où, avec son époux, elle accomplira enfin les cérémonies d'un mariage tant attendu dans le royaume.

3. Arguments du discours et *oratio nuptialis*

- 19 Si nous considérons maintenant la version originale de la *Harangue* de Du Vair (texte ci-dessous en Annexe), on y trouve une bonne dizaine d'arguments distribués en quatre parties liées à l'événement du mariage et aux changements que celui-ci introduit dans le royaume. Il y a comme deux temporalités, un avant et un après, que cette union organise selon une vision téléologique où les vœux de bonheur formulés par le royaume tout entier apparaissent déjà réalisés dans le présent, grâce à la nature de cette union et aux circonstances qui l'ont rendue possible.
- 20 On peut regrouper l'ensemble de ces arguments ainsi : (I) La restauration du royaume et le nouvel ordre établi par Henri IV, dont la valeur a assuré le bien et le salut de l'État, atteignent leur perfection par le mariage avec Marie de Médicis et son arrivée en France. Le bonheur général que le royaume ressent est le produit des circonstances liées à la situation du roi et à la personne de la reine, l'une et l'autre pouvant se combiner de façon à compromettre ou à exalter le bonheur du pays. (II) Du côté du roi, le danger du célibat, vers lequel sa vie de soldat l'a poussé, comporte la conséquence néfaste de ne pas assurer une postérité à la France et de replonger le pays dans les querelles intestines dont il vient de sortir. (III) Du côté de la reine, les perfections qu'elle possède, sa beauté spirituelle et sa beauté physique, la destinent à devenir l'épouse d'un très grand roi, de le mériter par ses propres vertus qui, dans l'ordre individuel, sont comparables à celles, héroïques, du roi. Ce parallélisme est complété par celui de leurs maisons : autant les Bourbons que les Médicis-Habsbourg portent une grandeur et une sagesse qui irradiant les hautes vertus et le bonheur des deux époux. Cette synthèse harmonieuse est l'effet de la volonté du Ciel qui, ayant déjà œuvré pour la restauration de la France, veut maintenant la parfaire. (IV) De ce bonheur présent découlent deux effets positifs qui sont une anticipation du réel : d'une part la naissance d'une nombreuse progéniture assurant la stabilité et la pérennité du royaume, et d'autre part le partage des fonctions souveraines, permettant à la reine d'aimer ses sujets et de les rendre heureux. Cet amour de mère est indissolublement associé à celui du roi-père dont le devoir premier est d'assurer le bonheur de ses sujets. En œuvrant pour ce devoir fondamental des princes, Marie de Médicis devient véritablement reine et obtient naturellement l'obéissance, voire la dévotion des Français, au nom desquels s'exprime Du Vair.
- 21 Ce discours axé sur la vertu, la beauté et les lignages illustres ne frappe pas l'auditoire par son originalité. Son attrait se trouve plutôt dans la promesse de paix et de stabilité longuement et ardemment désirées par les Français sur plusieurs décennies de guerre civile. Les arguments de Du Vair ont été élaborés au cours d'un siècle de festivités par les écrivains, les poètes et les artistes qui ont célébré la monarchie dans sa vocation à diriger le pays. Bien d'autres paroles et spectacles, comme les entrées royales de Charles IX, d'Henri II ou d'Henri III à Paris, ont été construits sur des messages d'union, de paix, de continuité dynastique et d'harmonie sociale. Ce qui donne de l'envergure au discours de Du Vair, c'est donc moins son invention que son aspiration et son organisation propres. Tout s'organise autour de la figure de la reine et de son rôle de

mère du royaume, de *virgo* capable d'assurer le miracle d'une dynastie essentielle à la paix du royaume.

- 22 L'*oratio nuptialis* est reprise par les nombreux auteurs des fêtes en l'honneur de la reine, puis modulée et agrandie avec des éléments et des accents différents selon les lieux et les circonstances des célébrations publiques. Les écrivains, les poètes et les savants composent à travers leurs productions un discours nuptial et un épithalame général qui est récité, chanté, représenté en images tout au long du parcours que couvre le cortège de la nouvelle reine en allant de Marseille à Lyon pendant un mois de fêtes splendides. Le discours de Du Vair est comme l'ouverture musicale d'un opéra à multiples thèmes. Il lance, au moment même où Marie de Médicis pose le pied sur le sol français, le rite d'initiation qui va la métamorphoser petit à petit de jeune mariée en reine de France, prête à accomplir ses fonctions et à se joindre à son époux qui l'attend au terme de son voyage. De ce point de vue, le texte de Du Vair possède un effet de miroir, d'image multiple qui est reprise par les autres auteurs et renvoyée, étape après étape, à la reine. C'est un apprentissage symbolique, mais très réel, du dur métier de souveraine qui attend Marie de Médicis à la fin de son parcours.
- 23 Plusieurs études montrent qu'une quinzaine d'écrivains et d'artistes ont participé à cet événement par leurs compositions²². D'aucuns avaient des liens antérieurs, comme La Ceppède, Du Perrier, César de Nostradamus et Malherbe, qui ont fait partie de l'Académie d'Henri d'Angoulême, gouverneur de Provence, et mort en 1586. Malgré la mort de leur brillant mécène et la dispersion de leur cercle, ils se retrouvent à nouveau réunis par Henri IV, en compagnie d'autres savants, tels Pierre Matthieu et Du Vair, prêts à mettre leurs talents au service de la cause royale. Ce n'est donc pas étonnant de voir les anciens et les nouveaux clients de la monarchie associés aux festivités du mariage en 1600. Certains, comme Du Vair et Malherbe, sont entrés dès cette époque dans la clientèle de Marie de Médicis, en bénéficiant de sa protection avec le succès que l'on sait.
- 24 On devine la vocation de ce groupe à créer un programme des célébrations cohérent, inspiré par la Cour et mis en œuvre grâce au langage commun de la rhétorique, qu'ils pratiquaient depuis leur première jeunesse, et qu'ils exerçaient ici dans le genre des compositions nuptiales et de l'épithalame.
- 25 Les résultats de cette opération sont assez probants : les arguments de Du Vair sont repris et amplifiés dans des textes en vers et en prose qui illustrent notre propos, tels *Le bonheur de la France, nay au Mariage du Roy* de François du Souhait²³, le *Chant nuptial* de Jean Bertaut²⁴, le *Triomphe des nopces* de Jacques de Meirier²⁵, l'épithalame *Sur les noces du roi et de la reine* de Jean Passerat²⁶, le *Dialogue de Minerve et de Junon* (autour du lit nuptial) du Cavalier Guarini²⁷ et les *Etrennes sur le mariage du roi et de la reine* par Chambrun de Lemprey²⁸. Sans oublier la très célèbre ode de Malherbe²⁹. Dans les entrées solennelles conçues par Valladier à Avignon et Matthieu à Lyon, les mêmes thèmes sont approfondis et enrichis par l'utilisation des arts plastiques qui mettent en scène des arcs, des pyramides des théâtres, des statues et des peintures de la reine³⁰.
- 26 Voyons synthétiquement les plus significatifs selon la partition de Du Vair, afin d'étayer notre propos sur des bases solides.
- 27 (I) L'idée de félicité du royaume pour la paix retrouvée, de restauration de l'État et du mariage comme moyen de son affermissement est assez présente dans tous les textes, mais elle trouve une expression plus ample et notamment une représentation iconographique accomplie dans l'entrée de Lyon élaborée par Pierre Matthieu³¹. Dans

l'incipit de la *Description* de l'appareil du spectacle, l'auteur attribue au mariage ce degré de perfection de la félicité qui manquait au royaume après le retour de la paix. Et à la fin du parcours citadin, qui symbolise le but de cette représentation, il fait dresser une grande statue de la félicité sous la forme d'une femme vêtue d'une robe parsemée de couronnes, la main levée vers le ciel et l'index pointé vers le haut promettant « toute sorte de bénédictions sur le mariage ». Peu après, sur l'arc de la dernière porte, il complétait cette évocation par la statue de la concorde du mariage et du royaume (voir figure 2, les numéros 11 et 13, respectivement inscrits sur deux des monuments éphémères³²).

Figure 2 — L'entrée de la reine Marie de Médicis à Lyon, 1600, in P. MATTHIEU, *L'entrée de la tres-grande, tres-chretienne, et tres-auguste princesse Marie de Médicis, Reine de France et de Navarre, en la ville de Lyon le III decembre M.D.C.*, Lyon. Thibaud Ancelin, 1600, p. 77 n.p.

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France, Paris - Bibliothèque municipale de Lyon, Rés 355891.
Permalien : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k792395/f168.image>

- 28 (II) L'évocation des dangers du célibat d'Henri IV et le renversement du bonheur (*laetitia*) en malheur ou tristesse (*tristitia*) pour les sujets se retrouve autant chez Matthieu que chez Lemprey. Le premier en propose une formulation saisissante qui reprend le concept de l'*Oratio* de son ami Du Vair : le mariage seulement manquait à la France pour atteindre le seuil de sa perfection ; sans cela, elle périclite et se transforme en son contraire. Sans mariage, écrit Matthieu, les plus beaux jours du royaume sont en réalité des ténèbres, ses prospérités sont lourdes ou encombrées, la paix est apparente ou une guerre endormie, et sa vie, une vivante mort³³. Le mariage du roi est donc nécessaire pour consolider le bien de l'État et pour assurer le bonheur de ses sujets. Lemprey reprend la même thèse et la formule de manière assez proche de celle de Du Vair : l'amour d'Henri pour Marie « change nos regrets en belles espérances » et ouvre la porte du siècle d'or de la France, mais à quoi cet « accord » général servirait, se

demande-t-il, « si, France, un franc fleuron n'avoit pas ta semence ? » Sans le mariage et sans la descendance, le royaume « tournerait bien tôt à son malheur ». Il verrait à nouveau « tant de partis » et « tant de Roytelets » qui ont désespéré les Français pendant les guerres de religion. Or, l'arrivée de la reine, voulue par le ciel, et l'attente d'une postérité royale ont changé « nos tremblantes peurs [...] en assurances³⁴ ». Malherbe dès son début développe largement cette opposition entre *metus* et son inverse l'assurance ou *confidentia* : « Peuples, que cette belle fête / À jamais tarisse nos pleurs » et noie « Les soucis de tous ces orages » (ode, v. 3-4 et 8).

- 29 Que le mariage du roi et de la reine soit l'effet nécessaire de leur amour, que cette conjonction au sommet de la monarchie soit l'expression d'une harmonie parfaite et d'une stabilité fondamentale pour l'ordre social, conformément aux règles de l'*oratio nuptialis*, nous le voyons affirmé à plusieurs reprises par Du Souhait, Valladier et Matthieu. Ce dernier le fait encore une fois par la statue de l'hyménée royal qui affermit la paix et par celle de la constance qui en exprime l'amour éternel³⁵.
- 30 (III) Au cœur des arguments des écrivains et des metteurs en scène des cérémonies nuptiales, se trouve le thème essentiel de la beauté de la reine, qui l'élève à la hauteur d'un roi de vertus, tel Henri IV. Malherbe : « Ô toute parfaite princesse [...] Exemple sans exemples » (v. 81 et 85). Cette beauté est l'attribut de la perfection suprême, d'une princesse admirable qui n'a pas d'égale et qui est telle par la protection divine qui a destiné Marie à occuper le trône de France. Du Souhait exprime cette double source en parlant de beauté céleste et terrestre de la reine ; Lamprey et Du Souhait insistent sur la distinction entre beauté spirituelle et beauté corporelle, Matthieu dessine le portrait d'une reine parfaite. Ce portrait idéal de Marie permet d'affirmer que les époux sont au même niveau, chacun par son statut, et de conclure que leur amour est identique, comme le dit Bertaut. Guarini préfère évoquer simplement leurs perfections communes. Plus nettement, Du Souhait établit un parallèle entre les époux pour souligner que Marie est incomparable et qu'il n'y a pas de plus grand roi qu'Henri, que donc leur hyménée est parfait. C'est une autre façon de dire, comme le fait Du Vair, qu'ils se méritent réciproquement. Dans cette culture des correspondances, il est courant de faire appel à des images mythologiques pour exprimer des concepts ; aussi, le mariage est-il présenté par Bertaut, Matthieu et Valladier comme les amours de Mars et Vénus (Diane ou Minerve), ou encore ceux d'Hercule et Hébé. Les premiers jouent sur l'opposition conquérant/conquis, tandis que les deuxièmes insistent sur les exploits du héros, dont le dernier est le mariage. Le jésuite Valladier en fait le sujet central de son septième et dernier arc de l'entrée d'Aix-en-Provence. Celui-ci symbolise les triomphes de l'Hercule gaulois, dont l'ultime exploit est la conquête de la biche sacrée Ménalée. Ce triomphe est d'autant plus glorieux qu'il comporte le sacrifice de soi, c'est-à-dire de son esprit guerrier qu'il soumet aux lois de l'amour et du mariage. C'est bien cette épreuve suprême qui permet à l'Hercule gaulois de se transfigurer en immortel. Malherbe : « Cependant notre grand Alcide [Hercule], / Amolli par vos appas [...] » (v. 121-122, et toute la fin de l'ode). Dans la représentation du P. Valladier, le mariage devient l'aboutissement de l'œuvre politique du roi, le moyen privilégié de son accession à l'immortalité par la fondation d'une nouvelle dynastie, et par là-même à sa perfection définitive.
- 31 Ce mariage auguste est exalté par l'appartenance des deux époux aux maisons anciennes dont ils descendent et qui sont la source de leurs hautes vertus. Passerat, Guarini et Matthieu développent l'idée de l'égalité des mariés, car issus de deux races

les plus illustres d'Europe : les Bourbons d'un côté et les Médicis-Habsbourg de l'autre. Le statut impérial de ces derniers permet d'associer la princesse de Toscane à la haute tige royale de la France. Mais c'est dans les entrées que le thème de l'ancienneté, grandeur et puissance de ces maisons est le plus exploité, car Valladier y consacre tout un théâtre et Matthieu les ornements du pont de la Saône ainsi que le dernier arc de triomphe.

- 32 Les discours et les images des entrées aboutissent finalement à la question fondamentale de la dynastie par laquelle le roi peut assurer la stabilité et le bonheur de la France. La progéniture, le dauphin, la continuité dynastique, l'avènement d'une race royale, de surcroît guerrière et conquérante, est le fait de tous les auteurs, qui chantent sur le mode de l'épithalame les fruits nécessaires et prochains de cet hymen sacré, de ce que Passerat appelle le « semeur de la semence royale ». La fécondité de ce lit, de la reine en particulier, prennent les formes de vœux et de réjouissances extraordinaires dont la certitude anticipe l'avenir en donnant pour acquis dans le présent la venue du dauphin, de l'Achille, de l'Herculin, de l'Alexandre, de l'Henri V que Marie donne(ra) infailliblement à la couronne comme gage de sa juste élection sur le trône de reine de France.
- 33 (IV) Seule la dernière partie des thèmes traités par Du Vair apparaît moins présente chez les auteurs mentionnés. Si le rôle des souverains comme père et mère du peuple est abordé par Du Souhait, qui en souligne l'importance pour le bonheur des sujets, l'idée du partage d'amour comme ciment de l'État et comme élément de la fonction souveraine que la reine doit assumer au nom du bonheur public n'est évoquée chez les autres écrivains que de manière générale, comme une présence constante et vivifiante qui soutient efficacement l'action pacificatrice du roi. L'absence de reprise de cette dernière partie souligne *a contrario* la hardiesse du ton de Du Vair. Hardiesse d'ailleurs parfaitement autorisée : l'orateur passe à l'exhortation finale, à la « parénèse », qui est typique de la péroration. De sujet de la reine il s'est fait à la fin de III prophète, en prédisant une nombreuse descendance. Dans l'exhortation de IV, ce prophète parle avec hauteur à l'impératif, se faisant ainsi le porte-parole d'instances qui dépassent la reine : le peuple ou plutôt Dieu lui-même, comme le souligne le *vocatio divina* que commente Vechner chez de Thou³⁶. Dieu par la bouche de l'orateur appelle la reine à une vocation sacrée, qui fait d'elle pleinement un intermédiaire entre la divinité et les hommes.
- 34 À la fin de cette analyse, on peut voir que les liens entre le discours de Du Vair et les nombreuses compositions qui le suivent nous permettent de les concevoir comme un ensemble cohérent, une sorte de vaste opéra régi par deux forces essentielles : l'inspiration royale voire la commande du prince, qui est la cause de ces fêtes, et la rhétorique, dont l'ordre conceptuel aligne les arguments, recherche les lieux et les hiérarchise dans une structure dont la connaissance est essentielle pour l'appréhension de l'objet étudié. Ici, le résultat principal de notre approche, qui associe les deux disciplines, est de savoir lire d'emblée dans une harangue comme celle de Du Vair un programme politique, et non une simple déclaration de bienvenue. Les énoncés en deviennent compréhensibles dès qu'on manie un tant soit peu la rhétorique pratique, que les hommes d'ancien régime connaissaient au quotidien, et naturellement l'histoire. Rhétorique et histoire : les multiples avantages de ce dualisme opérationnel, la rapidité, la clarté et l'appréhension approfondie d'un sujet étudié, offrent, en fin de compte, une manière de restituer efficacement le passé.

ANNEXES

Guillaume Du Vair, *Œuvres*, Paris, S. Cramoisy, 1625, in-folio de 1189-76 p., p. 710-711 (graphies modernisées).

[710] A LA REINE DE LA PART DV PARLEMENT DE PROVENCE, à son arrivée à Marseille, en Novembre mil six cent.

Madame, Sitôt que nous avons vu votre Majesté aborder en cette Province, et avec elle la félicité en ce Royaume, nous avons abandonné le siège de la Justice souveraine, que nous avons cet honneur de tenir, pour nous venir prosterner à vos pieds, vous rendre un des plus illustres hommages que puisse recevoir la Couronne qui ceint maintenant votre chef, et nous prononcer quant et quant redevables de tous les vœux que nous avons jamais faits pour le bien et le salut de cet État. Car assurément aujourd'hui les croyons-nous exaucés, et estimons que tant de merveilles que Dieu avait commencé d'ouvrir pour la restauration de la France, sont entièrement accomplies : et que notre bonne fortune, qui semblait auparavant chancelante, soit maintenant assise sur une ferme base et immobile fondement.

Dieu nous a donné un Roi excellent en vertu, admirable en bonté, incomparable en vaillance, qui par ses labeurs nous a mis en repos, par ses périls en sûreté, par ses victoires en réputation : De sorte que nous nous fussions quasi dits bienheureux, si une triste pensée n'eût souvent troublée le cours de nos joies. Cette pensée, dis-je, qui nous représentait que la nature a borné la vie de tous les hommes du monde, tant des grands que des petits, des Rois que de leurs sujets. Que la solitude et l'orbité rendaient à notre Prince la sienne moins agréable, et lui diminuaient le désir et le soin de la conserver et chérir.

À cela nos souhaits cherchaient tous les jours des remèdes, et ne savions d'où les espérer, jusques à tant que l'éclair de votre face Royale a percé le nuage de nos ennuis, et fait poindre à nos yeux une vive espérance de voir dorénavant notre bonheur aussi stable qu'admirable. Car voyant reluire en votre visage tant de grâces, dont la nature vous a si libéralement douée, contemplant cette rare beauté dont elle vous a ornée, considérant cette naïve douceur dont elle a tempéré votre Royale gravité, et oyant la voix célèbre de la renommée, qui publie partout la vivacité de votre esprit, la solidité de votre jugement, l'élégance de vos discours ; mais qui fait retentir par-dessus tout cela le los incomparable de vos saintes et religieuses mœurs ; nous nous persuadons que vous êtes vraiment celle que le Ciel avait destinée pour adoucir par une agréable société la vie de notre Prince, prolonger ses jours par son contentement, et perpétuer l'heur de son règne par la suite d'une longue lignée et ample postérité. Nous jugeons que vous êtes vraiment seule sur la terre digne de recevoir et faire reposer en votre chaste sein la vie tant exercée du [711] plus noble et triomphant Roi qui vive aujourd'hui : Et que seul il méritait au monde de recueillir dans ses bras victorieux la plus vertueuse et la plus agréable Princesse qu'ait porté le siècle ou nous vivons. Et de là nous présageons que nous verrons bientôt autour de vous un bon nombre de beaux enfants, portant sur leur front la valeur de leur père, la vertu de leur mère, la grandeur et noblesse de la Maison de France, où vous êtes alliée ; l'heur et la puissance de celle d'Autriche, dont vous êtes issue ; et la prudence et sagesse de celle de Florence, dont vous êtes née.

À la créance de ce doux présage toutes choses nous convient, les heureux succès de guerre qui sont arrivés à notre Prince à mesure que vous vous acheminez vers lui, la paix qu'à votre arrivée il donne à ses sujets et à ses voisins, et le Ciel et la mer encore, puisque nous voyons évidemment qu'au moment de votre débarquement la mer pleine d'agitation s'est calmée, et le Ciel plein de nuages s'est éclairci, comme s'ils voulaient d'un œil riant célébrer avec nous la magnificence de votre bien-fortunée réception.

À la bonne heure donc, ô grande Reine, soyez-vous jointe à nos bords : heureuse soyez-vous longuement en la France et à la France : que le siècle que nous commençons, vous puisse voir à sa fin très chère femme d'un grand Roi, et les siècles à venir vous renommer glorieuse mère de grands Rois.

Mais pour le comble de votre gloire, souvenez-vous et vous ressouvenez, que comme vous êtes devenue une grande Reine en épousant un grand Roi, aussi êtes-vous devenue mère charitable des peuples desquels il est le vrai père ; et pour ce commencez d'entrer en part de cette sollicitude Royale et dilection paternelle. Et puisque la félicité des sujets est la vraie gloire des Princes, fomentez et augmentez par votre aide et faveur l'amour et affection que ce grand Roi votre époux a naturellement au bien et soulagement des siens, afin qu'ils vous sentent comme un nouvel Astre luisant bénignement sur eux, et leur influant un cours perpétuel de toute prospérité. Ce faisant vous ouïrez tous les ordres de ce grand et florissant Royaume, joindre leurs voix pour bénir votre nom ; joindre leurs désirs pour fortifier leur fidèle affection à votre très humble service. Et quant à nous, Madame, qui ne cherchons notre plus grand heur et plus grand honneur en ce monde, qu'à bien et dignement servir notre Prince, vous voyant élevée en son trône avec lui, vous consacrerons pour toujours, comme nous faisons présentement, nos cœurs, nos affections et nos vies, pour demeurer tant que nous serons au monde vos très humbles, très fidèles et très obéissants officiers, serviteurs et sujets.

NOTES

1. Ces réflexions sont le résultat des interrogations et des échanges que j'ai eus avec Francis Goyet lors de notre séminaire commun à l'université (2006-2009) et de nos séances de laboratoire RARE. Qu'il soit en ici vivement remercié.
2. S. Mamone, *Paris et Florence. Deux capitales du spectacle pour une reine, Marie de Médicis*, Paris, Seuil, 1982, p. 21-24 (1^{re} éd. 1980) ; J.-P. Babelon, *Henri IV*, Paris, Fayard, 1982, passim ; J.-F. Dubost, *Marie de Médicis. La reine dévoilée*, Paris, Fayard, 2009, p. 91-132. Voir également, S. Dainville-Barbiche, Bernard Barbiche, *Sully, L'homme et ses fidèles*, Paris, Fayard, 1997.
3. S. Mamone, *Paris et Florence*, op. cit., p. 24.
4. Cf. principalement : R. C. Radouant, *Guillaume Du Vair ; l'homme et l'orateur*, Genève Slatkine Reprints, 1970 (1^{re} éd. Paris, 1908) ; E. Cougny, *Guillaume Du Vair. Étude d'histoire littéraire, avec des documents nouveaux tirés des manuscrits de la bibliothèque impériale*, Paris, A. Durand, 1957 (thèse) ; B. Petey-Girard et A. Tarrête, *Guillaume Du Vair, parlementaire et écrivain (1556-1621)*, Genève, Droz, 2005 ; A. Tarrête, « Un gallican sous la Ligue : Guillaume Du Vair (1556-1621) », *Revue de l'histoire des religions*, 2009, 3, p. 497-516.
5. C.-F. Ménestrier, « Des entrées et réceptions solennelles des princes et grands seigneurs », Lyon, BM, ms. 943, f. 40 ; T. et D. Godefroy, *Le cérémonial français*, Paris, S. Cramoisy, 1649 (2^e éd.), t. I, p. 634-635 ; A. Du Chesne, « Des entrées des roys de France », dans *Les antiquités et recherches de la grandeur et majesté des rois de France*, Paris, Jean Petit Pas, 1609, p. 477-478.

6. Voir Du Chesne, « Des entrées », *op. cit.*, p. 479 : « Tous les François parlent à genoux, et protestent aux pieds de leurs Majestez leur obeissance, et la fermeté de leur affection. » Seul le clergé est « en possession de ne haranguer à genoux. » Plusieurs autres sources témoignent de cette pratique. Pierre de l'Estoile précise qu'à l'arrivée de Marie de Médicis à Marseille, les consuls, « accompagnez de la bourgeoisie, lui présentèrent à genoux deux clefs d'or de la ville », *Mémoires*, éd. Petitot, t. XLVII, Paris, Foucault, 1825, p. 301.
7. *Harangue faite à la Reine*, Paris, Claude de Montr'œil, 1600, in-8°, p. 10.
8. M. Fumaroli, *L'Âge de l'éloquence*, Genève, Droz, 1980, p. 496, 513 ; plus en général, p. 492-521.
9. P. Matthieu, *L'entrée de la reine à Lyon, le III décembre 1600*, Lyon, Thibaud Ancelin, 1601, p. 7v.
10. *Id.*, *Histoire de France*, Paris, J. Metayer, 1605, p. 314 ; dans l'éd. Paris, B. L'Abbé, 1620, p. 704-707 (sur Google Livres), avec en marge des citations grecques et latines.
11. P. de l'Estoile, *op. cit.*, p. 301. Des années plus tard, De Ruffi écrira qu'à cette même occasion, Du Vair « fit un fort beau discours » (A. de Ruffi, *Histoire de la ville de Marseille*, Marseille, Claude Garcin, 1642, p. 309).
12. Nombreuses parutions au XVII^e siècle ; notre édition de référence est celle de 1625, car elle a été revue par Du Vair avant sa mort et publiée par les soins de Peiresc. Voir *Œuvres de Du Vair*, Paris, S. Cramoisy, 1625. La *Harangue* y figure, p. 710-711. Les textes de l'édition de 1600 et de 1625 sont identiques, à quelques détails près. Le texte complet est en annexe du présent article.
13. J.-A. de Thou, *Historiarum sui temporis*, Francfort, Petrus Kopffius, 1621, t. III, p. 926, colonne b.
14. T. et D. Godefroy, « Memoire de ce qui se passa à Marseille lors que la Reyne Marie de Medicis [...], y arriva par mer le troisième iour de Novembre mil six cens », dans *Le cérémonial français*, *op. cit.*, p. 954.
15. Voir la section « Atelier » du présent numéro de la revue.
16. Cf. G. J. Vossius, *Rhetorices contractae sive Partitionum oratoriarum libri quinque*, Saumur, R. Pean, 1677, liv. 2, chap. XIX, *De gratiarum actione, Oratione Gratulatoria & Lamentatoria*, paragraphes 10-12.
17. *Ibid.*, liv. 2, chap. XVII, *Oratio nuptialis*, paragraphes 14-18.
18. C.-F. Ménestrier, *op. cit.*, f. 40-42.
19. A. Valladier, *Labyrinthe royal de l'Hercule Gaulois triomphant. Sur le sujet des fortunes [...] de [...] Henry III [...] Représenté à l'Entrée triomphante de la Roynie en la Cité d'Avignon [...]*, Avignon, J. Bramereau, 1601.
20. G. J. Vossius, *op. cit.*, liv. 2, chap. XVII, *De oratione nuptiali, Item de Epithalamiis*.
21. Les modèles anciens les plus connus sont : la dix-huitième idylle de Théocrite, qui est un *Épithalame* en l'honneur de Ménélas et Hélène ; et les deux compositions célèbres de Catulle, le chant nuptial en l'honneur de *Julie et Manlius*, et l'*Épithalame de Thétis et Pélée*.
22. Cf. principalement, R. E. Hallowell, « The Role of French Writers in the Royal Entries of Marie de Médicis in 1600 », *Studies in Philology*, 66, 1969, p. 182-203 ; M. McGowan, « Les jésuites à Avignon. Les fêtes au service de la propagande politique et religieuse », dans J. Jacquot dir., *Les fêtes de la Renaissance*, Paris, éd. CNRS, 1975, p. 153-171 ; S. Mamone, *Paris et Florence*, *op. cit.*, p. 99-105 ; *Id.*, « Il viaggio di Maria di Francia da Firenze à Lione a Parigi (1600) », dans R. Alonge dir., *Viaggi teatrali dall'Italia a Parigi fra Cinque et Seicento*, Genova, Costa & Nolan, 1987, p. 63-108. Plus récemment, J.-F. Dubost, *op. cit.*, p. 96-99.
23. Paris, J. Rezé, 1600.
24. Publié dans P.P. Chambrun de Lemprey (ci-dessous), p. 9-13, et dans Jean Bertaut, *Recueil des œuvres poétiques*, Paris, M. Patisson, 1601, *passim*.
25. Lyon, 1601.
26. *Noces du roy et de la roynie. Pris du latin de M. Passerat, par M.I.D. advocat en la Cour* [Jacques Dorat, neveu de l'auteur], Paris, M. Patisson, 1601.
27. *Dialogue de Minerve et Junon sur les nocces du Roy et de la Reyne*, Lyon, J. Roussin, 1604.
28. *Estrennes sur le mariage du Roy et de Marie de Médicis [...]*. Par P.P. Chambrun de Lemprey, Lyon, G. Iullieron, & Paris, D. Binet, 1601.

29. « À la reine sur sa bienvenue en France. Ode présentée à S. M. à Aix, 1600 ». Nous citerons le texte de 1627 que donne l'éd. A. Adam, Paris, Gallimard (« Pléiade »), 1971, p. 32-38 ; voir ses nombreuses variantes (première éd. en plaquette, à Aix en 1601).
30. A. Valladier, *op. cit.* ; P. Matthieu, *L'entrée de la Reine à Lyon*, *op. cit.*
31. P. Matthieu, *L'entrée de la Reine*, *op. cit.*
32. *Ibid.*, *Description*, p. 5 ; *Dessein et disposition de l'appareil*, p. 69, 77 n.n., où l'on trouve leur description détaillée enrichie de devises et citations grecques et latines amplifiant les concepts mentionnés.
33. *Ibid.*, *Description*, p. 5.
34. Chambrun de Lemprey, *Etrennes*, *op. cit.*, p. 4.
35. P. Matthieu, *L'entrée de la Reine*, *op. cit.*, p. 63v-66, 69v.
36. Voir la section « Atelier » du présent numéro de la revue : dans l'« Analyse logico-rhétorique du discours de Guillaume Du Vair à Marie de Médicis, nouvelle reine de France », 4^e et dernière partie (« Conclusion »), Vechner écrit que Du Vair ose faire, à la fin de son discours, soit une exhortation à la reine (voir la n. 17, à « Il exhorte »), soit même une admonestation (« *commonefaciens* », dans la n. 21).
-

AUTEUR

GIULIANO FERRETTI

Université Grenoble Alpes – RARE Rhétorique de l'Antiquité à la Révolution